



abc

LE FRANCE

8, rue de la Valse ST-ETIENNE
Tél. 77.32.76.96 - Répondeur 77.32.71.71

MACBETH

REALISATEUR: Roman Polanski

Grande-Bretagne-1971-2h

d'après W. Shskespeare

SCENARIO, ADAPTATION, DIALOGUES: Roman Polanski et Kenneth Tynan.DECORS: Wilfrid Shingleton.MUSIQUE: The third ear band.INTERPRETES: John Finch, Francesca Annis, Martin Shaw, Nicolas Shelby, John Stride, Stephan Chase,

Au Moyen-Age, Macbeth et Banquo, généraux de l'armée de Duncan, roi d'Ecosse reviennent, victorieux, de leur dernière campagne. Sur la lande désertique, ils rencontrent trois sorcières qui prédisent à Macbeth qu'il deviendra Comte de Cawdor, puis roi d'Ecosse et, à Banquo qu'il engendrera des rois bien qu'il ne le soit pas. Arrivés à la cour de Duncan, ils constatent que la première prophétie se réalise: Macbeth est nommé Comte de Cawdor à la place de l'ancien qui est exécuté pour trahison Puis le fils de Duncan est désigné comme héritier du trône. Poussé par sa femme dont l'ambition est sans limite, Macbeth assassine sous son toit Duncan et se déclare roi d'Ecosse. Pour empêcher la prophétie de se réaliser, il tente de faire assassiner Banquo et son fils, mais Fléance peut s'échapper. Ensuite, il massacre la famille de Mac Duff. Rongé par le remords et la crainte, il retourne voir les sorcières: cette fois, on lui prédit qu'il ne pourra être tué par un homme né d'une femme et vaincu que si la forêt de Birnam se met en marche...

Après les Macbeth d'Orson Welles et de Kurosawa, celui de Roman Polanski témoigne d'une autre démarche. Polanski a voulu ses héros jeunes comme il s'est efforcé— et a réussi — au maximum d'authenticité historique. La pièce de Shakespeare se déroule au Moyen-Age et l'époque est sanglante et violente: le Macbeth que Polanski nous montre est à l'image de cette période. Mais, comme il joue à la fois du réalisme le plus violent et du détail le plus naturaliste, tout en respectant scrupuleusement le texte même de Shakespeare, son «Macbeth» mêle le grand spectacle, qui frôle parfois le grand guignol, à une illustration apparente de l'univers d'un jeune militaire mené par le bout du nez par une jeune et belle garce affolée d'ambitions. Meurtres, massacres, mutilations, exécutions, sang et crise catapultent entre les tirades attendues dans une mise en scène très souvent remarquable d'idées et d'invention. Œuvre hybride, au souffle inspiré, «Macbeth» a tout pour choquer et les fanatiques du western moyenâgeux et les amateurs d'un Shakespeare traditionnel joué par de grands comédiens. Mais l'œuvre de Polanski est forte, excitante pour l'esprit et digne de Shakespeare.

SAISON 72

On parlait depuis un certain temps de cette adaptation de Roman Polanski On connaissait la genèse du film, étroitement liée aux intérêts financiers du célèbre mensuel américain « Playboy ». On savait que lady Macbeth jouait sans vêtements la scène capitale et, quelques images diffusées par la presse promettaient un film aussi peu conformiste que la personnalité de l'auteur de « Rosemary's Baby ».

Or, nous nous trouvons devant un film très académique, fort bien joué, fort bien photographié, fidèle au texte de Shakespeare. Mais qui, finalement, n'innove guère.

Polanski a opté le côté spectaculaire des situations. il a un sens indéniable de l'image, surtout lorsqu'elle exprime une violence. Sa mise en scène joue sur l'élargissement des décors, au détriment de l'intensité dramatique. On y côtoie volontiers le paroxysme, le sang gicle, les coups portent...

Polanski a la chance de diriger d'excellents acteurs. bien pénétrés du génie de langage de Shakespeare. Mais, il faut bien le dire, ce spectacle somptueux et brillant ne comporte que peu de trouvailles D'ailleurs celles-ci vont du meilleur au pire. Le meilleur avec la scène de somnambulisme de la reine et le pire avec une incroyable et ridicule scène de sorcières, pastiche involontaire des outrances visuelles de Ken Russell.

cinéma 72

On sait l'importance, dans la production américaine, des grandes machineries historico-sentimentales, traditionnellement confiées à de vieux routiers, étayés par un couple de super-vedettes, et construites sur de solides schémas d'alternance action/développement psychologique. Mais, un certain nombre de recettes éprouvées et de mythes hollywoodiens ayant fait leur temps, on ne sera pas surpris qu'après Kubrick ou Peckinpah, la Warner ait confié la réalisation de Macbeth à l'un de ses plus authentiques jeunes loups. Roman Polanski a donc, après Welles, Wajda, Kurosawa, entrepris d'adapter et surtout de dépoussiérer la célèbre pièce en prenant le contre-pied, et des précédentes adaptations et des habituels poncifs du film historique : décors, accessoires, costumes, combats et scènes de la vie courante sont utilisés ou décrits avec un luxe de détails quotidiens, sanglants, voire scatologiques, un naturalisme parfois éprouvant qui tendent à rendre sinon vrais, du moins plausibles des péripéties jusqu'alors figées dans des a priori semi-légendaires. Les êtres et les choses sont ici sordides ou vulgaires et le célèbre couple maudit interprète par de jeunes comédiens peu connus. A l'inverse des acteurs de forte stature (Welles ou Mifune), qui utilisaient comme support idéal à grand numéro de monstres sacrés « le monstre toujours possible dans l'homme, l'énergie inconsciente semant farouchement le mal la pierre de ruine, flamme de guerre, bête de proie, fléau » . (V. Hugo), John Finch restitué à Macbeth (n'en doutons pas, par la volonté de Polanski), la stature étriquée mais vraisemblable d'un militaire courageux mais crédule, ambitieux mais confus, cruel sans méchanceté. Cette volonté de recherche systématique du spectaculaire et de l'originalité ne va pas sans quelques fausses notes: ainsi, la célèbre scène de somnambulisme de Lady Macbeth que Francesca Annis interprète vêtue de sa seule chevelure ou le

plan final de la tête royale tombant à terre tandis que le corps dévale les escaliers, mais Polanski nous avait déjà habitués à de telles outrances.

Ce qui choque le plus, est peut-être assez curieusement un évident respect pour le texte shakespearien. Si la convention théâtrale fait admettre assez volontiers les «tunnels» psychologiques, il devient assez étrange, dans un contexte réaliste de voir et d'entendre soliloquer longuement devant la porte de celui qu'il vient d'égorger, un assassin qui risque à tout instant d'être découvert par un garde insomniaque: par d'incessants va-et-vient entre un parti pris spectaculaire et des résurgences culturelles, Polanski oblige le spectateur à une double gymnastique qui risque fort d'incommoder à la fois les partisans du western médiéval et les tenants de la tradition shakespearienne. En cela, le dernier Macbeth est une œuvre un peu hybride qui nous montre ce qui se passait habituellement en coulisse sans rogner pour autant sur le verbe et sur la théâtralité. Est-ce une raison pour abuser de trop faciles bases référentielles: le vieux William écrivait sur des feuilles volantes et n'a jamais rien dit sur ce qu'il convenait de respecter.